Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettres sur le Québec

Jean Bouthillette and Serge Cantin

Volume 40, Number 6 (240), December 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32113ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouthillette, J. & Cantin, S. (1998). Lettres sur le Québec. *Liberté*, 40(6), 24–50.

JEAN BOUTHILLETTE ET SERGE CANTIN

LETTRES SUR LE QUÉBEC

À l'heure où politiques, avocats et juges cherchent à réunir les conditions gagnantes pour qu'une majorité claire réponde majoritairement à une question claire, il n'est pas superflu de revenir à la source des débats que la question du Québec soulève au sein des consciences depuis la fin des années cinquante. Dans l'échange épistolaire que Liberté reproduit ici, Jean Bouthillette, né en 1929 et auteur d'un ouvrage phare sur l'identité nationale, rappelle que le passage de Canadien français à Québécois ne s'est pas fait sans douleur, et Serge Cantin, d'une vingtaine d'années son cadet, examine les traces laissées par Bouthillette et le regretté Fernand Dumont pour tenter, à son tour, d'« ouvrir des chemins ». Nous avons omis, avec l'accord des auteurs, les passages ne relevant pas directement de ce sujet.

La Rédaction

Serge Cantin à Jean Bouthillette

Shawinigan, le 29 octobre 1997

Monsieur,

Voilà deux mois environ, en feuilletant le volume des Archives des lettres canadiennes portant sur *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, je suis tombé par hasard sur une étude du *Canadien français et son double*, cet essai que vous avez publié il y a plus d'un quart de siècle et dont (j'ose à peine l'écrire) j'entendais parler pour la première fois!

L'étude en question, très savante, ou qui se voulait

telle, fourmillait de termes empruntés au vocabulaire de la psychanalyse, tant et si bien que j'en ai conclu, un peu hâtivement, que *Le Canadien français et son double* devait être une sorte de lecture psychanalytique, freudo-jungienne, de l'âme québécoise. Rien pour m'attirer vraiment.

Quelque temps plus tard, en feuilletant mon *Devoir* quotidien, qu'est-ce que je ne vois pas annoncé parmi les « nouveautés » d'un éditeur montréalais? Votre livre. Je me dis qu'il faudrait tout de même que j'aie y voir de plus près, d'autant plus que, selon l'annonce, l'essai aurait mérité les plus hauts éloges de Pierre Vadeboncoeur, qui s'y connaît en la matière.

[...]

La lecture du *Canadien français et son double* fut pour moi un choc, semblable à celui que m'avait causé à l'époque *L'Homme rapaillé*. De psychanalyse sauvage, pas la moindre trace. Une analyse rigoureuse de notre « modeste mais troublante tragédie », selon la formule de Fernand Dumont. Aucune complaisance. Une impitoyable lucidité. Pour décrire votre essai, Vadeboncoeur avait trouvé, une fois de plus, le mot juste: définitif. Je me demande encore comment j'ai pu passer à côté d'un tel livre. Mais mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas?

On me dit que vous n'avez rien écrit ou du moins rien publié depuis. J'ai peine à le croire [...] Pourquoi ne raconteriez-vous pas le cheminement de votre réflexion politique avant et après 1972, notamment les circonstances dans lesquelles vous avez été amené à écrire *Le Canadien français et son double*? Dans la conjoncture actuelle, face à cet état de délabrement de la conscience historique et politique au Québec, il importe plus que jamais que des gens comme vous portent témoignage de l'âpre lutte intérieure qu'ils ont dû mener pour remonter à la source du malheur commun [...]

Avec mes plus cordiales salutations.

Serge Cantin

Jean Bouthillette à Serge Cantin

Montréal, le 4 novembre 1997

Monsieur,

Merci de votre lettre, qui m'a touché. Touché surtout par le rapprochement que vous faites avec Gaston Miron, ce vieil ami dont j'étais très proche par la pensée et la sensibilité « canadiennes-françaises » (nous n'étions pas encore Québécois à l'époque). Car tout part de là.

Vous avez peine à croire que je n'aie rien écrit ou du moins rien publié depuis. Mais, monsieur, j'avais tout dit. Pour m'y amener, vous ajoutez qu'il importe plus que jamais « que des gens comme vous portent le témoignage de l'âpre lutte intérieure qu'ils ont dû mener pour remonter à la source du malheur commun ». Mais mon livre est le témoignage même de cette lutte. Je vais vous faire une confidence : *Le Canadien français et son double* est une autobiographie, le portrait du colonisé canadien-français que je fus. J'ai osé faire de cette autobiographie intime la biographie même de tout un peuple, s'il veut bien s'y reconnaître. Que pourrais-je ajouter de plus ?

[...]

Jean Bouthillette

[...]

Jean Bouthillette à Serge Cantin

Montréal, le 4 décembre 1997

Monsieur,

Je viens de terminer la lecture de votre livre [...] Votre admiration avouée pour Fernand Dumont vous honore. On admire peu aujourd'hui, tant le rapport entre les

penseurs en est un, souvent, conscient ou non, de concurrence, comme entre les scientifiques. Vous en donnez une belle preuve par votre notion d'autorité (que vous reconnaissez à juste titre à Fernand Dumont). De devoir revenir sur la définition d'une aussi noble notion en dit long non seulement sur la dégradation des rapports entre les intellectuels, mais sur l'orgueil de la pensée. Pas que chez nous, d'ailleurs. Il faut dire que les vrais maîtres sont rares, et les petits nombreux...

[...]

Vos autres articles sur le Québec m'attristent. Ne vous méprenez pas. Ce qui m'attriste, c'est le cercle dans lequel nous sommes enfermés et qui nous oblige à revenir constamment, tous les dix ans, génération après génération, sur des problèmes que nous aurions dû résoudre depuis longtemps. La fatalité de notre condition nous contraint à l'éternelle redite, au ressassage du même. Je vous lis les yeux fermés tant ces choses me sont familières... On a parlé de fatigue culturelle. Il y a peut-être plus: la fatigue tout court. Et si ce peuple, chez les plus humbles comme chez les élites, ne voulait plus rien savoir? Ne plus nous regarder dans les yeux. Les fermer et dormir. Disparaître en douce. Ne plus être. Nous engourdir dans l'hiver de force...

Tel est mon désespoir. Et puis non. Ce peuple a de la vitalité, de la joie de vivre, de la créativité. Mais il a fait une croix sur sa mémoire. Ou on l'a fait pour lui. Pourtant il résiste, parce qu'il y a une sociabilité canadienne-française dans laquelle il se reconnaît, et depuis si longtemps qu'il a l'intuition d'un passé qui le nourrit encore. Peut-être ne veut-il plus rien savoir parce que justement il désire se re-savoir autrement. Pas se souvenir: se réapproprier lui-même dans une histoire qui ne l'accable plus. Non revenir au passé, mais le faire surgir pour lui donner sens et l'assumer enfin. Pour sortir d'une honte jamais avouée? Se libérer d'une culpabilité

pesante? Se donner, enfin, un grand coup de pied au cul et passer à autre chose? Vivre dans la clarté de soi... Canadien français, qui étais-je? Québécois, qui suis-je?

Vous voyez, on recommence. On revient au même dans une continuité de servitude intérieure qui confine à la malédiction. Recommencer, toujours. Jusqu'à la mort, s'il nous faut mourir. Par dignité. Car il y a, même bafouée, une dignité canadienne-française, qui est notre dignité à chacun de nous et sans laquelle on ne peut pas vivre. C'est cette dignité première qui doit fonder l'affirmation québécoise ou il n'y aura pas d'affirmation québécoise. Je crois fermement qu'en devenant Québécois, le Canadien français a perdu quelque chose: le sens de sa durée intérieure. Le passage du Canadien français au Québécois s'est fait dans la rupture, quand il eût fallu tout assumer. On a fait de la tradition vivante un folklore, que l'on a chanté un temps pour mieux oublier la tradition. Mais ce gommage nous a rendus plus fragiles encore. Que cache en effet cette rupture issue de la Révolution tranquille? issue de la «fière» affirmation québécoise?

Tout simplement ceci qu'elle est en train, par la même voie de l'identité, de réitérer la grande rupture de notre histoire. Au début, le nom de Québécois nous libérait du dédoublement inscrit dans le nom de Canadien. Ce nom de Québécois, en expulsant l'Autre de notre moi (je ne dis pas du pays), faisait de nous une totalité. Il nous englobait. Il était nous, comme il y a deux siècles les Canadiens c'était nous. Or que remarque-t-on aujourd'hui? Nous avons de plus en plus tendance à nous désigner comme Québécois francophones. Imaginez: Québécois francophones, sans y voir la mortelle tautologie. Québécois anglophone a un sens: il marque l'exception, comme français dans Canadien. Le langage courant, encore une fois, nous trahit. Notre nom, encore une fois, nous glisse entre les doigts et, subtilement, se dédouble. L'Autre, que

nous avons distancé, recommence à s'insinuer en nous. Allons-nous en venir à ne plus nous reconnaître dans le miroir de l'identité québécoise, notre identité ?

Tout recommence-t-il comme avant, à la racine même de notre être ? Une autre Conquête... Toujours la même au fond, qui n'en finira donc jamais ?

Les derniers paragraphes de votre livre sont merveilleux d'espérance (qui est une vertu).

Veuillez excuser la longueur de cette lettre et croire en mon amitié.

Jean Bouthillette

Jean Bouthillette à Serge Cantin

Toute une suite de jours en novembre et en décembre 1997

Monsieur,

Dans votre lettre du 29 octobre, vous me suggérez de « porter témoignage de l'âpre lutte que (j'ai dû) mener pour remonter à la source du malheur commun ». J'ai commencé par me rebiffer (voir ma réponse). Mais le « mal » était fait : vous veniez de forcer des écluses que j'avais tenues fermées depuis longtemps et que je ne désirais plus rouvrir. Vous l'aurez voulu...

Je ne suis remonté à aucune source : la source était en moi. J'étais la source. J'étais le malheur commun. Mon livre est l'écoulement de la source à la mer. Je parle de mon état intérieur au moment de la prise de conscience de cet état. S'il y a remontée, elle est de l'ordre de la pensée : là, il m'a fallu la rejoindre, cette source, par l'intuition puis par le raisonnement. Il n'y a donc pas, au départ, de distance entre l'état intérieur et l'élaboration intellectuelle de l'essai. C'est la souffrance qui a accouché. L'écriture saigne comme saigne tout l'être ; la raison

lui a donné sa tension, ce regard fixe qui ne déroge pas, cette dureté qui surmonte tout apitoiement. C'est ma vie même qui s'est jouée, entre les deux pôles de la douleur et de la lucidité froide.

La distance... La fameuse distance chère à Fernand Dumont (si j'en juge d'après les propos que vous lui consacrez dans votre livre). Ce sont les quelques intuitions successives, à la fois intellectuelles et autobiographiques, qui ont empêché la formation de toute distance en moi et dans l'écriture, entre l'écriture et moi. Le Canadien français, c'est moi. Et son double, c'est moi. Le sujet du livre, c'est moi. Moi en tant que colonisé qui prend subitement conscience d'une vieille souffrance jamais affleurée, d'un malheur initial, fondateur. Oui, fondateur : la Conquête. Là est la source. Objective avant d'être subjective. Un fait qui précède, qui précipite le malheur. C'est cette objectivité initiale qui coule de cette source jusqu'à la mer. Dix ans d'accouchement dans la solitude et la douleur, avec pour seul viatique quelques poèmes de Gaston Miron. La distance ? Toute distance m'était impossible. Je dirais même qu'elle m'était refusée comme condition d'achèvement du livre. Je ne souhaite ce cheminement à personne.

J'ai mis du temps à trouver « mon » écriture. Première étape : un texte de quelques pages, très abstrait. Une pure logique. Une pure horreur. Une sorte de refus absolu de me voir impliqué dans ce que je prenais pour un « problème intellectuel » dont il suffisait de trouver la solution. (Je me souviens, non sans rougir, de la dernière phrase : « Tout le reste n'est que problèmes pratiques. » Imaginez !) La distance... Ce n'était qu'un refus de moi-même (on est déjà en plein dans le sujet du livre), dont je n'avais pas encore pris conscience.

Deuxième étape : un long et pénible texte de plus de deux cents pages dactylographiées, amphigourique, où le je — qui deviendra le nous du livre — refuse de se

reconnaître et cède la parole à un il prétendument objectif. La fausse distance, toujours...

Le refus de soi et l'absence d'une écriture personnelle, c'est-à-dire qui colle au sujet comme le sujet colle au je, ne font qu'un. Comme ne font qu'un la reconnaissance du je et l'écriture personnelle qui en sourd, oui, qui en jaillit comme d'une source. Une fois mon écriture trouvée, c'est-à-dire une fois le je accepté, ainsi que son assimilation au nous du livre, ce dernier était fait. Il ne restait plus qu'à l'écrire... Dix ans!

Le je qui écrit, justement. Dans cette genèse de l'écriture, la distance est dans l'acte même d'écrire, surtout pas dans l'audace et la présomption d'écrire, dans la nécessité vitale d'écrire, de dire ce qui doit absolument être dit; la distance est dans la mécanique intellectuelle mise en branle par le défi de la feuille blanche, non dans l'écriture comme telle puisque le style est le je enfin réconcilié avec lui-même. Je n'en fais pas une règle, ne pouvant témoigner que pour moi-même. Je n'ai eu ni méthode ni plan: j'ai avancé dans le noir, la faible lampe d'une intuition initiale collée au front. Lentement il y a eu une lueur sur les parois du tunnel, puis la lumière au bout.

Le nous, maintenant. Chez un peuple, le nous, c'est le tous *et* chacun, l'alliage (et non la fusion) du presque abstrait et du concret. Un nous qui expulse le chacun est un nous totalitaire — c'est le nous collectiviste de tous les communismes du XX^e siècle. Le nous est formé de l'addition — de la présence — de tous les chacuns concrets, de leur communauté, c'est-à-dire de ce qu'ils ont en commun en tant que membres d'un même peuple. Le nous, c'est ce qui fait se ressembler ces chacuns dans une part d'eux-mêmes qu'ont précipitée une histoire commune et des traditions partagées (même dans leur rejet), et qu'aiguillonne, même dans sa contestation, une culture en marche. Même si le nous n'a pas de visage, c'est par lui que les chacuns se reconnaissent entre eux. Il s'ex-

prime par une forme particulière de sociabilité. Si le nous n'est pas rencontre, il est mensonge. Cette rencontre, dans notre condition présente, prend la forme d'un certain unanimité, tel que le reflète la télévision dans quelques téléromans et séries. Une connivence secrète, qui précède le langage. Nous nous sentons les uns les autres...

La distance, toujours. À lire vos propos sur Fernand Dumont, on voit qu'il s'agit d'une méthode. Nécessaire, d'après ce que je puis voir. Une volonté... de ne pas souffrir? de transcender le malheur? C'est dans cette volonté, justement, qu'elle me paraît un peu suspecte, en souhaitant que j'aie tort. Après la parution de mon livre, Fernand Dumont m'a envoyé un mot (30 janvier 1973). En voici quelques lignes: «...Nous nous psychanalysons depuis longtemps: mais votre livre achève un certain examen de nous-mêmes et inaugure une autre étape. En tout cas, c'est toute l'histoire du Québec qu'il faudrait refaire à partir de vos suggestions.» Or, qu'a-t-il fait (il n'est pas le seul) depuis et jusqu'à son ouvrage sur *La Genèse de la société québécoise* (d'après ce que j'en sais par votre livre, car je ne l'ai pas lu; j'ai peu lu Dumont) sinon ressasser les thèmes même du *Canadien français et son double* — et d'autres semblables, bien sûr — vingt-cinq ans plus tard? Mais dans l'abstrait, de façon théorique. Allons plus loin: dans une sorte de recherche, me semble-t-il, d'une essence du malheur canadien-français. Comme si le «mal-être» canadien-français était (devenu) en nous une nature, idée que je récuse. Le mal-être canadien-français n'est pas de l'ordre de l'essence ou de l'en-soi, mais de la relation. C'est la relation faussée à l'Anglais qui a faussé la réalité et la perception que nous en avons, qui a donc atteint notre être même par intériorisation et affecté notre comportement. Ramenez cette relation, faussée à sa racine, à une relation d'égalité de peuple à peuple, par rupture ou réaménagement, et notre comportement change radicalement. (Je ne dis pas, bien sûr,

du jour au lendemain; je dis qu'il cesse de se transmettre.) C'est dire que le combat est essentiellement concret, que la pensée ne doit pas être du grattage de plaie mais le martèlement d'une vérité première, objective: la Conquête et ses ravages en nous; la Conquête entérinée par l'ambiguïté de la Constitution de 1867 et sous l'empire de laquelle nous sommes toujours, malgré les apparences, comme interdits de vivre. Le problème est peut-être moins dans la prise de conscience de cette relation (car on le sait bien, au fond), que dans son rappel constant et dans la volonté de changer. L'intellectuel retrouve ici son rôle de chercheur de solutions fermes, son rôle d'éveilleur, de guide, les yeux braqués sur la seule réalité. Sinon il est condamné à tourner en rond dans des concepts de plus en plus complexes et... inutiles. L'éternel retour, c'est la condition du colonisé. Mais, que voulez-vous, le Canadien français refuse de se reconnaître colonisé, et l'Anglais colonisateur, ou, selon les mots mêmes de mon essai, «... cette servitude ne se veut ni donnée par l'Anglais, ni reçue par nous». C'est ce double refus qui fausse tout à la racine et qu'il faut déraciner. (Ne tirez pas de ce qui précède, je vous prie, la conclusion que je méprise Fernand Dumont ou minimise l'importance de son œuvre. Au contraire. Mais avouez que comme «achèvement d'un certain examen de nous-mêmes et inauguration d'une autre étape», l'avancée est mince.) Malgré tous les discours, toutes les analyses, notre condition nous ramène toujours au même cercle, comme si des choses refusaient de franchir le seuil de la conscience, butaient sur un non obstiné, comme si, en fin de compte, le Canadien français ne voulait plus rien savoir... Trop dur!

(Petite diversion. Dans le numéro du 25 septembre-1^{er} octobre du *Nouvel Observateur*, Jean Daniel consacrait un éditorial au Québec. Excellent éditorial dont l'avant-dernier paragraphe se terminait par ceci (j'abrège): ... « les héritiers du grand Pierre Trudeau. » J'ai bondi. Et je lui ai

écrit. Après lui avoir « reproché » cette erreur de fait et d'interprétation, je lui ai rappelé, entre autres, ce jugement qu'il avait porté sur les Algériens dans son livre *Le temps qui reste* paru en 1973: «... on ne peut pas dire à la fois que les Algériens étaient dépersonnalisés et que la personnalité algérienne demeurait affirmée, vivante et homogène. Parce que, lorsqu'on voit ce que l'occupation allemande a fait comme ravages en quatre ans dans l'esprit français, on peut deviner ce que l'occupation française a pu faire en plus de cent trente ans.» Et j'ai ajouté cette phrase, en paragraphe: «Et la présence anglaise au Québec depuis plus de deux cents ans, monsieur Daniel? » Je n'ai pas eu de réponse... jusqu'ici.)

Quant à la genèse du livre, elle est simple, comme tout commencement. Un reportage à faire sur « le retour du séparatisme ». Sujet qui à l'époque m'ennuie, m'horripile, me semble un retour en arrière, et que j'ai l'intention d'expédier comme un vulgaire pensum. Nous allons voir ce que nous allons voir ! Ce sont mes yeux qui se sont dessillés... Nous sommes en 1960.

Entrevue avec Pierre Trudeau, avec qui j'étais d'accord sur tout: tout est de notre faute, que dire d'autre? On se quitte, satisfait l'un de l'autre... J'étais colonisé à l'os. Comme lui. Mais lui ne le saura jamais. Entrevue avec Raymond Barbeau et André d'Allemagne, que j'attendais avec une brique et un fanal. Renversement de situation: rien n'est de notre faute, au départ, tout remonte à la Conquête, qui fait de nous des victimes. La brique, je la reçois en plein front. Et le fanal me donnera quelque lumière.

Je suis extrêmement perturbé, déchiré. Qui a raison? Les raisons de l'un valent-elles les raisons de l'autre? Première intuition: je ne fais pas face à un dialogue objectif, mais j'entends les deux voix contradictoires, le monologue irréconciliable d'un même personnage déchiré et dressé contre lui-même: nous, canadien-français. (Nous sommes déjà, des années avant la création de la pièce, dans *Deux femmes terribles* d'André Laurendeau.

D'où la deuxième intuition: le dédoublement de la personnalité canadienne-française. Comment démontrer ce dédoublement? Par le nom même de Canadien français.

Troisième intuition: la culpabilité, qui concrétise le refus de soi. Tout cela, bien sûr, étalé dans le temps.

Vous avouerais-je que j'ai un faible pour le chapitre sur la liberté? Ici notre histoire se renverse et dévoile, dans sa quête de liberté, un sens positif à ce passé qui rebute tant des nôtres. C'est ce renversement qui rend possible et nécessaire l'« assumption » de notre passé, qui retrouve ainsi sa part cachée de grandeur.

Vous voyez, ces propos ne font ni ne valent un livre. Mais j'ai voulu les fixer sur papier pour ma propre mémoire, pour ne plus avoir à les « renoter », et celle un jour de mes enfants. Je vous sais gré de les avoir provoqués. Je vous les envoie parce que non seulement vous vous intéressez à un livre découvert un quart de siècle après sa parution et son presque oubli, mais surtout parce que vous avez le courage de continuer dans la même voie, de creuser un sujet qui, au fond, désespère à peu près tout le monde. Et c'est vous qui avez raison.

Amitié

Jean Bouthillette

P. S. Si la distance m'est refusée, le détachement m'est accordé.

Serge Cantin à Jean Bouthillette

Shawinigan, du 7 décembre 1997 au 10 janvier 1998

Cher Monsieur Bouthillette,

J'aurais voulu, croyez-le bien, répondre plus rapidement à vos deux lettres, du 4 novembre et du 4 décembre. Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'ai eu besoin de tout ce

temps d'abord pour me remettre de la surprise et de l'émotion qu'elles m'ont causées, ensuite pour décanter les réflexions qu'elles auront su déclencher en moi. Car je ne m'attendais pas à cela, je veux dire à ce que vous m'offriez aussi spontanément, aussi généreusement le témoignage souhaité et que je reçois comme le fruit de ce « détachement » auquel vous faites allusion dans le post-scriptum de votre dernière lettre.

D'un tel détachement, je suis hélas encore bien loin, tout philosophe que je suis ou ai la réputation d'être. Quant à la distance, ou du moins à une certaine distanciation méthodologique, je ne m'en méfie pas moins que vous pour avoir été en mesure d'en constater les méfaits dans le *small world* universitaire, où elle sert le plus souvent d'alibi au confort et à l'indifférence. Il est cependant une autre manière de pratiquer la distance dont Fernand Dumont demeure pour moi le modèle, et qui explique en partie l'admiration que je lui porte. Une pratique aussi rare que précieuse pour la société où elle s'exerce, pour cette société québécoise à laquelle Dumont a tant donné. Dans l'hommage que la revue *Relations* lui a rendu quelque temps après sa mort, Jacques Grand'Maison écrivait ceci : « Pour l'avoir suivi dans le feu de ses débats et combats, j'en sais assez pour soupçonner que ses brûlures d'indignation et de scandale étaient plus douloureuses que celles de nous tous qui l'entourions. Il en allait de même de ses dépassements qui nous étonnaient tout autant [...] Dumont a payé très cher les cadeaux qu'il nous a faits. »

Aussi je ne pense pas que la distance procède chez Dumont d'une « volonté de ne pas souffrir [...] de transcender le malheur », comme vous semblez le suggérer dans votre lettre. Elle me paraît correspondre plutôt à une sorte d'ascèse, qui n'a pas pour motif ni pour effet d'évacuer la souffrance mais d'empêcher qu'elle ne devienne une force stérile et destructrice. Lisez *L'Ange du*

matin, le recueil de poèmes (et le premier livre) que Dumont a publié en 1952, et vous verrez que la souffrance a bien failli l'anéantir. Ce qui, me semble-t-il, l'a sauvé, ce qui a permis l'ascèse tout en lui donnant un sens, c'est l'amour d'une femme, qu'il a reçu comme un don le rendant à jamais débiteur envers le monde. Mais ce don, encore fallait-il qu'il l'accepte et l'assume au long des jours. L'ascèse de la distance suppose cette acceptation du don par laquelle celui-ci se fait don selon l'autre acception du terme, au sens d'avoir un don, d'être doué pour quelque chose, en l'espèce pour la compréhension du monde. Pour le dire autrement encore, Fernand Dumont était doué de ce que l'on pourrait appeler un *cœur intelligent*, « aussi loin de l'affectivité qui submerge que de l'insensibilité qui empêche de penser, aussi loin d'une proximité trop étroite que des obstacles dressés par l'éloignement de la connaissance pure » (Myrian Revault d'Allonnes).

Ai-je tort de penser que *Le Canadien français et son double* se situe dans le même entre-deux ? Ni méthode ni plan, dites-vous, mais dix ans de labeur et de douleur ; une longue gestation, une difficile ascèse pour trouver votre écriture, pour vaincre les « obstacles dressés par l'éloignement de la connaissance pure » — ce que vous-même appelez la « fausse distance », celle que, tel « l'entomologiste sur un insecte mort », nous sommes enclins à adopter pour « domestiqu[er] notre angoisse en nous réfugiant dans l'analyse des faits ». Celle contre laquelle Dumont n'a eu de cesse, comme vous, de nous mettre en garde.

Cela dit, je comprends que vous puissiez reprocher à Dumont de n'avoir fait que « ressasser les thèmes mêmes du *Canadien français et son double* — et d'autres semblables... » En un sens, vous avez raison, et je déplore que nulle part dans ses écrits sur le Québec, et notamment dans *Genèse de la société québécoise*, Dumont n'ait pensé à

souligner l'importance de votre essai et, le cas échéant, l'influence qu'il a pu exercer sur sa propre réflexion. Mais, en même temps, je me demande ce que Dumont aurait bien pu faire d'autre — si votre diagnostic était et demeure, comme je le crois, foncièrement juste — que de ressasser les même thèmes. N'est-ce pas ce que Miron lui-même a fait après *L'Homme rapaillé* : « radoter », comme il disait ? Et qu'ai-je fait de mon côté, toutes proportions gardées, dans *Ce pays comme un enfant*, sinon du « ressassage du même » ? Qu'ai-je fait sinon, vingt-cinq ans après *Le Canadien français et son double*, et sans même l'avoir lu, défoncer les portes que vous aviez ouvertes autrefois pour finalement m'apercevoir (mais je le savais au fond) qu'elles débouchent sur une vieille impasse, sur un paysage inchangé, étrangement pareil à celui que vous aviez dévoilé il y a un quart de siècle. Spectacle « attristant », je vous l'accorde sans peine, désespérant même, la seule consolation étant peut-être pour vous de constater qu'il existe toujours des chahuteurs, des spectateurs encore assez lucides pour relever l'imposture et dénoncer les histrions qui s'agitent sur la scène publique.

Pour revenir à Dumont, et plus précisément à ce qu'il vous écrivait en 1973, je dirais qu'il a bel et bien refait, dans *Genèse...*, « l'histoire du Québec [...] à partir de vos suggestions », et par-dessus tout de celle, capitale, du dédoublement. Ce qui n'est pas rien, même si, je l'admets, par rapport au « combat concret », « l'avancée est mince ». Mais que voulez-vous, sur le chemin de l'histoire, la charrue ne passe jamais avant les bœufs, ou si vous préférez en langage hégélien : c'est au crépuscule que la chouette de Minerve prend son envol... « Critiquer », dit quelque part Dumont, ce consiste, ici comme ailleurs, à mettre en cause, à éprouver, à relativiser, non sans espérer [...] quelque éventuelle mutation de la pensée et de sa parente, la culture. » Non pas s'engourdir dans la contemplation de l'hiver de force, en y cherchant une

essence de nous-mêmes, un sol ultime et rassurant; mais s'enfoncer dedans, dans sa profondeur, et tenter d'y ouvrir des chemins. Et le faire tout en étant conscient en même temps, pour emprunter à un autre philosophe, que « les chemins ne mènent nulle part », puisque tous les hommes et toutes les sociétés sont voués à la mort. Savoir désespérant dont savait pourtant, paradoxalement, religieusement, se nourrir l'espérance de Dumont, sa foi en l'humanité.

« Le mal-être canadien-français n'est pas, dites-vous, de l'ordre de l'essence ou de l'en-soi, mais de la relation. » Dumont n'a jamais prétendu le contraire; et je dirais même que c'est d'abord et avant tout pour cette raison, afin de montrer le caractère non pas essentiel et incurable, mais relationnel et remédiable, de notre mal-être, qu'il s'est attaqué à *Genèse de la société québécoise*. Il s'agissait pour lui de montrer, documents historiques à l'appui, comment — dans quel contexte historique particulier et à partir de quelles contraintes sociologiques et politiques — s'est constituée cette conscience négative de nous-mêmes; comment s'est faite cette « appropriation lente et subtile de l'image que l'autre projette sur soi ». La dépersonnalisation dont vous avez su rejoindre en vous la source — transcendentalement, si j'ose dire —, la désidentification collective, la dépolitisation imputable à « la greffe psychique de l'Anglais en nous », Dumont a voulu de son côté en reconstituer minutieusement les étapes à partir de l'origine, de ce « rêve de l'Europe », de ce rêve avorté que fut la Nouvelle-France. « Bien avant que survînt la Conquête anglaise de la Nouvelle-France, écrit-il, cette société a subi un traumatisme de l'enfance qui devra faire appel dans l'avenir au travail compensatoire de l'imaginaire. »

Travail compensatoire et contradictoire, puisque si, après la Conquête, les origines et les institutions françaises seront d'une part mythiquement exaltées, pour

servir ainsi de fondement au discours de la survivance, les mêmes origines françaises seront d'autre part, « pour mieux montrer que l'on doit profiter des libertés britanniques » — par ce que vous-même appelez dans votre essai (p. 78) « une sorte de mimétisme compensateur » —, condamnées, assimilées au despotisme. « La contradiction, souligne Dumont, ne sera jamais vraiment surmontée par la suite. Il faudra maintenir l'ancien discours de la survivance, avec sa rhétorique propre, en le juxtaposant au discours constitutionnel. N'est-il pas pertinent de s'en souvenir pour comprendre l'ambiguïté qui hante encore aujourd'hui la conscience politique de la collectivité? »

Comment sortir de cette ambiguïté, de ce dédoublement; comment surmonter la dualité du culturel et du politique, joindre ce qui a été dissocié au départ?

Dumont: « Pour répondre, les Québécois n'ont pas à renier la patience obstinée de jadis, mais à lui joindre enfin le courage de la liberté. »

Vous: « Mais si, par le jeu de l'être et de l'avoir, toute servitude porte en elle la liberté de l'asservi, le réflexe nationaliste, à travers notre Histoire, témoigne de notre instinct le plus profond et le plus sûr: l'instinct ontologique de la liberté. »

Ainsi, au terme de deux démarches complémentaires et qui s'éclairent l'une l'autre selon moi, en arrivez-vous à la même conclusion quant à la tâche qui incombe désormais au peuple québécois. Dans les termes de votre lettre: « Pas se souvenir: se réapproprier lui-même dans une histoire qui ne l'accable plus. Non revenir au passé, mais le faire surgir pour lui donner sens et l'assumer enfin. » Dans les termes de Dumont: non pas idéaliser le passé, ni le noircir à outrance, mais « en arriver, collectivement, à une mémoire proche du réel, à la mémoire d'une société normale » — à une mémoire qui, ajouterais-je, implique un moment de distanciation dans le rapport

de soi à soi, une compréhension de soi à distance qui est le propre d'une conscience adulte.

Quant au rôle que l'intellectuel est appelé à remplir dans cette remémoration collective, il me semble y avoir, là aussi, une parenté de vues entre Dumont et vous. Ce rôle en est un de médiation, un rôle pédagogique-critique, un rôle d'éducation à la réalité — « les yeux braqués sur la réalité », dites-vous.

Mais sur quelle réalité? C'est ici, me semble-t-il, que surgit le point de désaccord entre vous deux.

Pour vous, la réalité, la « vérité première et objective » qu'il faut « marteler », c'est « la Conquête et ses ravages en nous ». Alors que chez Dumont (selon la compréhension que j'en ai bien sûr), la Conquête, pour importante qu'elle fût et pour cuisant qu'en demeure en nous le souvenir, n'explique pas tout et risque même, à trop fixer l'attention sur elle, de court-circuiter le travail de la mémoire, la recherche de ce que vous-même appelez « un sens positif à ce passé qui rebute tant des nôtres » — recherche à laquelle Dumont accordait de son côté la plus grande importance, dont il s'est fait, pendant plus de quarante ans, l'agent, le promoteur et l'animateur au sein de la société et de l'université québécoises.

« Avons-nous été conquis, oui ou non? », me rétorquait un jour quelqu'un que je tentais de convaincre de voter oui au référendum. Sous-entendu: voilà un fait irréfutable, une réalité historique « objective » avec laquelle il nous faudra bien un jour ou l'autre apprendre à vivre. Bien sûr, je n'étais pas d'accord; mais l'argument massue me laissa sans voix. Pour cette personne notre « mal-être » ne provenait pas tant de la Conquête que du fait que, deux siècles plus tard, nous n'étions toujours pas parvenus à la reconnaître comme telle; que nous n'avions pas eu l'intelligence ou le courage de voir la réalité en face et d'en tirer les conséquences.

Pour paraître primaire, ce raisonnement n'en mérite pas moins la plus grande attention. Il importe en effet, et

plus que jamais peut-être, de se demander — en tout cas, il m'arrive souvent, comme à d'autres je présume, de me demander — si notre survivance n'aura pas été qu'un long sursis et s'il n'eût pas mieux valu au fond suivre les recommandations de Lord Durham. « Une nation comme la nôtre vaut-elle d'être continuée ? », s'interrogeait très sérieusement Dumont dans *Raisons communes*. Bien entendu, on ne refait pas l'histoire, et Durham lui-même le savait bien, qui redoutait les conséquences, pour la nationalité française elle-même, de sa survivance :

La langue, les lois et le caractère du continent nord-américain sont anglais. Toute autre race que la race anglaise (j'applique ce mot à tous ceux qui parlent la langue anglaise) y apparaît dans un état d'infériorité. C'est pour les tirer de cette infériorité que je veux donner aux Canadiens notre caractère anglais. Je le désire dans l'intérêt des classes instruites que les distinctions de langue et de manières tiennent séparées du vaste Empire auquel elles appartiennent [...] Je désire encore plus l'assimilation dans l'intérêt des classes inférieures. Leur aisance rudimentaire et égale se détériore vite sous la poussée de la population à l'intérieur des étroites limites dans lesquelles elles sont renfermées. Si ces gens essaient d'améliorer leur condition, en s'étendant sur le pays environnant, ils se trouveront de plus en plus mêlés à une population anglaise; s'ils préfèrent demeurer sur place, ils deviendront pour la plupart des manœuvres à l'emploi des capitalistes anglais.

On a dit beaucoup de mal de Durham, souvent sans même se donner la peine de le lire et de réfléchir aux motifs qu'il invoquait en faveur de notre assimilation. Et si Durham, dans son fameux rapport, avait tout simplement fait preuve de lucidité? En quittant leurs rangs et leurs paroisses rurales pour la ville à la fin du XIX^e siècle, les Canadiens français ne sont-ils pas devenus, comme il l'avait prédit et comme vous-même le remarquiez dans

votre essai (à la suite du chanoine Groulx et de quelques autres), un peuple de prolétaires? Et prolétaires, nous le sommes restés, en dépit d'une relative et trompeuse richesse dont la clef ne nous appartient pas. Car nous ne dépendons pas moins aujourd'hui qu'hier des Anglo-Saxons, non pas tant des Canadiens anglais du reste que des Étasuniens. Dépendance tout à la fois économique, politique et culturelle. Dépendance que nous entretenons en toute inconscience collective, en toute bonne conscience de nos droits individuels, une bonne conscience qui cache « notre inconscient refus de nous-mêmes », notre « culpabilité nationale ».

La « Conquête et ses ravages en nous »? Mais (laissez-moi me faire encore une fois l'avocat du diable) ces ravages n'ont-ils pas été causés plutôt par le refus de la Conquête, par la survivance, « ce suicide inconscient de l'être collectif » (votre essai, p. 76-77), cette négation imaginaire, idéologique de la réalité de la Conquête, laquelle fut presque aussitôt interprétée par l'élite canadienne-française comme providentielle, voire comme un événement heureux? Ce qui expliquerait que la plupart des Québécois n'arrivent toujours pas, comme vous le dites, à « se reconnaître colonisé[s] ». Par une sorte d'atavisme schizoïde. Mais aussi parce que, comme l'avait bien vu Albert Memmi, notre condition de colonisés, pour réelle qu'elle soit, ne répond pas à la définition classique du colonisé. Ce qui ne vous avait d'ailleurs pas échappé: « Colonisés? pourtant nous sommes libres... Ce qui fait la spécificité de notre servitude — et son paradoxe —, c'est qu'elle s'étale au sein d'une liberté qui la voile à nos yeux et aux yeux du monde. » (p. 83)

Le fait pour le colonisé de ne pas pouvoir se reconnaître comme colonisé n'est-il pas l'indice d'une colonisation plus subtile, plus insidieuse, plus profonde aussi peut-être et partant plus indéracinable que celle qu'ont eu à subir, par exemple, les Algériens ou les Vietnamiens? Sur ce point, la position de Dumont me

semble témoigner d'un certain embarras. Car s'il a souvent usé, pour nous désigner, du terme « colonisé », s'il parlait sans ambages de notre colonisation économique, politique, culturelle, intellectuelle, il n'en demeure pas moins qu'il s'inscrivait en faux contre toute forme de rapprochement entre notre situation à nous et celle des « vrais » colonisés. Pourquoi? Peut-être parce que la *vraie* colonisation appelle et justifie la *vraie* décolonisation, c'est-à-dire la lutte armée, le terrorisme; ce à quoi le chrétien Fernand Dumont ne pouvait évidemment consentir. D'où le jugement très (trop?) sévère qu'il a porté sur le felquisme, lequel représentait à ses yeux une fuite en avant, un aveu de désespoir.

Mais admettons que les Québécois soient des colonisés *pure laine*. Faudrait-il dès lors qu'on leur rappelle sans cesse, qu'on leur « martèle » qu'ils ont été conquis, pour que, se reconnaissant enfin dans le miroir de leur aliénation, ils se décident à passer de l'autre côté du miroir, à sortir de la réserve où on les tient enfermés depuis la Conquête? Cette thérapie de choc, à supposer qu'elle soit applicable (mais spéculons), ne risquerait-elle pas au contraire de provoquer une réaction de déni et/ou de désespoir encore plus grande? Que serait devenu le peuple canadien-français si, au lendemain de la Conquête, son élite ne lui avait pas menti, ne lui avait pas raconté d'histoires en lui présentant la Conquête comme un décret de la Providence? Serions-nous encore là, vous et moi, *survivants*, à conjecturer sur l'avenir du peuple québécois? Le soulèvement contre le Conquérant était voué à l'échec, comme allait bientôt le montrer la défaite des Patriotes. Quant à l'annexion à la république américaine, prônée un temps par les Rouges, elle ne pouvait conduire à plus ou moins long terme — comme l'histoire des « petites patries » américaines allait également le montrer — qu'à l'assimilation. Bref, nos ancêtres n'avaient d'autre choix qu'entre les ravages de l'assimilation et

ceux de la survivance. Choix tragique, s'il en fut, et qu'a su si bien illustrer le Français Louis Hémon dans *Maria Chapdelaine*. Choix qui se pose toujours à nous aujourd'hui, pour peu que l'on donne foi aux prosopopées, que l'on sache encore entendre « la voix du pays de Québec ».

Car, si le contexte a changé, notre situation demeure au fond la même. L'assimilation se poursuit, lentement mais sûrement, plus sournoisement qu'autrefois. La survivance aussi continue, mais privée de ses supports traditionnels, et vieillissant aussi mal que son plus habile metteur en scène contemporain, Jacques Godbout, qui sait tirer profit de nos vieux réflexes de colonisés en nous racontant des histoires à *dormir debout*, celle par exemple d'une Conquête qui ne nous concernerait en rien. Or si la Conquête est, comme vous l'affirmez (à juste titre peut-être), notre « vérité première », la question est de savoir si nous sommes capables de voir la vérité en face. Les Québécois sont-ils même en mesure d'en rappeler le souvenir à leur mémoire, eux que l'on a ou qui se sont délestés de leur conscience historique ?

Non, nous ne sommes pas sortis de la survivance. Et manifestons-nous le désir (je n'irais pas jusqu'à dire la volonté) d'en sortir, de devenir adultes et libres, que l'Autre (qui peut être aussi bien un Canadien français, ou plutôt son double...), invoquant *sa* constitution démocratique, nous menace aussitôt, en termes de moins en moins voilés, de plus en plus explicites, des pires représailles. Jusqu'où, dans ces conditions, pourrait ou devrait aller ce « courage de la liberté » que Dumont souhaitait nous voir joindre enfin à notre « patience obstinée » ? Jusqu'où devrions-nous aller pour assurer notre « Reconquête » ?

Vous voyez : je n'ai, pour toute espérance, que des questions, que la question que nous devons continuer d'être pour nous-mêmes.

Avant de terminer, je voudrais éclaircir un point avec vous, puis vous adresser une requête. D'abord le point à

éclaircir: est-il vrai, comme je l'ai entendu dire (mais on dit beaucoup de choses), que vous auriez eu, à l'époque, des relations épistolaires suivies avec André Laurendeau et que ce serait à partir de cette correspondance que vous auriez conçu le projet du *Canadien français et son double*? Peut-être n'est-ce là que raconter, puisque vous n'y faites aucunement allusion dans le récit que vous me faites. Maintenant la requête: en raison de l'intérêt et de la valeur de ce récit, verriez-vous quelque inconvénient à ce que vos lettres soient publiées, par exemple dans une revue comme *Liberté*?

Sachez que cette trop longue épître se veut avant tout l'expression du retentissement que votre essai et vos lettres ont eu en moi, et auront pour longtemps encore. Je profite de l'occasion pour vous souhaiter ainsi qu'à vos proches une année de joie et de lumière. Pour peu que l'on rétablisse le courant...

Serge Cantin

Jean Bouthillette à Serge Cantin

Montréal, janvier 1998

Cher Monsieur Cantin,

Le témoignage que je vous ai fait parvenir le 4 décembre m'a coûté beaucoup: il a exaspéré en moi «l'impossible distance» et porté un dur coup au détachement si difficilement acquis. Aussi, pour ne pas exacerber la première ni entamer l'autre, je répondrai par de courtes réflexions à votre dernière lettre, qui d'ailleurs dit les choses mieux que je ne saurais le faire, et à laquelle j'ai peu à ajouter tant elle est dense et rigoureuse. Et exigeante. Car vous ne décrochez pas. Vous êtes insa-

tiable. Ce n'est pas un reproche. J'admire au contraire votre allant. Et votre foi inébranlable en une cause qui pourtant n'entretient chez vous aucune illusion. Vingt fois, cent fois sur la même pente vous roulez votre rocher, obstinément. Permettez-moi de déposer un peu le mien...

« Marteler la Conquête et ses ravages en nous... » Cette formule, je l'avoue mal inspirée par une certaine exaspération, ne signifie pas, bien sûr, rabâcher un événement passé et dépassé — cela ne serait que du ressentiment —, mais rappeler l'avènement dynamique de ce qui est devenu une occupation intérieure. La Conquête comme continuité dans nos institutions démocratiques et comme durée en nous, donc toujours actuelle. C'est là son paradoxe, qui entretient l'équivoque. Car le quelqu'un qui vous a lancé « Avons-nous été conquis, oui ou non ? » se situait dans le passé, butait sur un événement statique, figé une fois pour toutes. De là son réalisme en apparence implacable, mais faux. La Conquête a été levée de fait en 1867 : il n'y a plus dans ce pays ni conquérant ni conquis, mais des citoyens libres et égaux. Alors pourquoi encore et toujours parler de la Conquête ? Parce qu'elle survit, voilée à nos yeux, par ce qui justement la levait : la mortelle ambiguïté identitaire de la Constitution de 1867. J'ai beau avoir rangé mon marteau, je ne puis qu'y revenir à cette agaçante, irritante, lancinante Conquête qui ne cesse de nous échapper, non parce que nous refusons de la voir en face, mais de la voir dans sa face cachée.

Mais ces ravages, dites-vous, n'ont-ils pas été causés plutôt par le refus de la Conquête, par la survivance ? Ici je puis difficilement vous suivre. Je me demande si, par méprise sur le sens du mot « survivance », vous ne prenez pas l'effet pour la cause. C'est à la suite de la défaite des Patriotes de 1837-38 — comme prodrome —, puis de l'ambiguïté de la Constitution de 1867, que les choses se sont brouillées en nous, conduisant à ce que j'ai appelé le

dédoublément de la personnalité canadienne-française et la chute de notre âme de peuple dans les abîmes du souvenir. C'est dans ce souterrain qu'est née la survivance dont vous parlez, qui est une idéologie compensatoire et, comme telle, refus de l'Anglais, donc de la Conquête *a posteriori*, et refuge dans le passé. Comme idéologie du nationalisme traditionnel, la survivance ne date pas de la Conquête, qui pendant un siècle n'a pas affecté notre identité. Elle n'a fait que nous condamner à être ou à disparaître. Or nous ne sommes pas disparus. C'est cela, dans son sens premier, la survivance : le fait historique de notre continuité comme peuple. Pour enfin sortir de l'équivoque, je crois qu'il ne faut plus recourir à la notion de survivance, qui envoie à une idéologie morte, mais à celle d'existence, la nôtre, si précaire soit-elle. C'est moins le passé qui aujourd'hui nous pousse que l'avenir qui nous tire. Mais pour aller où ? Tant de forces contradictoires s'exercent sur nous...

Ce qui m'amène à vos propos sur Lord Durham et l'assimilation, qui sont très troublants. « S'assimiler au Québec, ce n'est pas perdre sa langue, c'est se perdre de vue », ai-je écrit dans *Le Canadien français et son double*. C'est vrai qu'à (très) long terme, la seconde partie de la proposition peut conduire à la première. Mais est-ce un mal en soi ? J'ai aussi écrit, deux pages plus loin : « S'assimiler de fait, c'est mourir à soi pour renaître dans l'Autre ; c'est trouver une nouvelle personnalité. » Il suffit de savoir ce que nous voulons. Mais un peuple peut-il décider, de volonté délibérée, de s'assimiler ? J'en doute fort. Reste l'affirmation ferme et lucide ou la disparition lente, ce long évanouissement dans l'Autre. Dans ce dernier cas, c'est la pensée de l'entre-deux qui m'est insupportable.

Dans la semaine du 6 février 1994, nommé Personnalité de la semaine de *La Presse*, Gaston Miron lançait ce cri : « La poésie a changé parce que ce n'est plus un homme humilié, inférieur et aliéné, mais un homme libre qui

parle maintenant. C'est un homme qui assume sa liberté.» Cette liberté intérieure conquise — qui est à la fois la réconciliation avec soi-même et du Je avec le Nous — n'est-elle pas la condition première de notre reconquête comme peuple? Je suis un homme libre. Vous êtes un homme libre. Nous quittons ici le terrain de l'indistinction collective pour aboutir à cette liberté assumée de la personne concrète, seule capable de témoigner — si témoigner c'est agir d'abord par ce qu'on est — de ce Nous en voie d'affirmation. Le temps tranchera du salut ou de la défaite. Peut-être nos arrière-arrière-etc.-petits-enfants « traiteront-ils de ce thème » en classe avec leurs professeurs d'histoire. En français ou en anglais? God knows...

De Fernand Dumont. « La distance, chez Dumont... me paraît — dites-vous — plutôt correspondre à une dure ascèse, qui n'a pas eu pour motif ni pour effet d'évacuer la souffrance mais d'empêcher qu'elle ne devienne une force stérile et destructrice. » Comme l'impossible distance chez moi, l'ascèse chez lui est une souffrance. Nous voilà réconciliés.

Dumont, toujours. Je vous ai dit ne pas l'avoir lu. Petite confidence: pendant les dix années d'écriture de mon essai, j'ai refusé de lire tout livre portant, de près ou de loin, sur le colonialisme — qu'il s'agisse de l'homme d'ici ou d'ailleurs — pour éviter toute influence. Chaque colonialisme a sa spécificité. Je croyais avoir trouvé le vrai visage du nôtre. Je n'en démordais pas. Je ne lisais qu'une revue d'ici, *Parti pris*, au cas où... C'était infailible: dans des articles souvent remarquables, au fil des mois et de quelques années, je lisais des phrases qui allaient dans la « bonne direction », je me disais ça y est ! Non: l'auteur mettait un point à sa phrase et passait à autre chose, c'est-à-dire à côté. J'étais à la fois déçu et heureux. Déçu de ne pouvoir ainsi me délivrer sur autrui de mon labeur...; heureux de constater que mes vues

apportaient les réponses à leurs questions, ce qui me reclouait à ma table de travail. Quelques mois avant l'achèvement du livre, je me suis dit qu'il était temps pour moi de lire *L'Homme dominé* de Memmi, dont on parlait tant. Trop tard pour en subir une quelconque influence, sa lecture pouvait en revanche me démolir. Ce me fut un bonheur... Je n'avais plus qu'à mettre un point final à mon manuscrit et à aller le porter à Gaston Miron, à l'Hexagone. Après parution? Il était trop tard pour m'embarquer dans la lecture de Dumont: j'étais déjà parti pour ailleurs.

Le raconter, comme vous le suggérez vous-même, de mes « relations épistolaires suivies » avec André Laurendeau, qui auraient contribué à l'élaboration de mon essai, m'a d'abord étonné puis fait beaucoup rire. C'est à la suite de la présentation de *Deux femmes terribles*, au milieu des années soixante, que je lui ai écrit pour lui « révéler » le sens secret de sa pièce. Dans sa réponse, il a souscrit pour l'essentiel à mon interprétation, me demandant même si je n'étais pas sourcier. C'est vous dire que j'étais déjà en possession des grandes articulations de mon livre. Sur la contradiction qu'il voyait entre mon interprétation et celle des critiques qui, au contraire, lui reprochaient son désengagement, comme si sa pièce se passait sur Mars, il me demanda mon avis, ce qui donna lieu à une seconde lettre de ma part. Ce fut tout.

Quant à « l'intérêt et à la valeur » de ce récit, comme vous le dites, permettez-moi d'avoir des doutes. Qu'ai-je fait de plus que ressasser du même? Je vous ai dit, dans ma première lettre, que j'avais dit tout ce que j'avais à dire dans mon livre et que je ne pouvais rien y ajouter. Mes lettres subséquentes en font la preuve. Je ne suis donc pas convaincu de la pertinence de les publier.

Amitié

Jean Bouthillette